

Nouvelle : L'apparition

Autor(en): **Nottret, V.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 9

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253748>

Nutzungsbedingungen

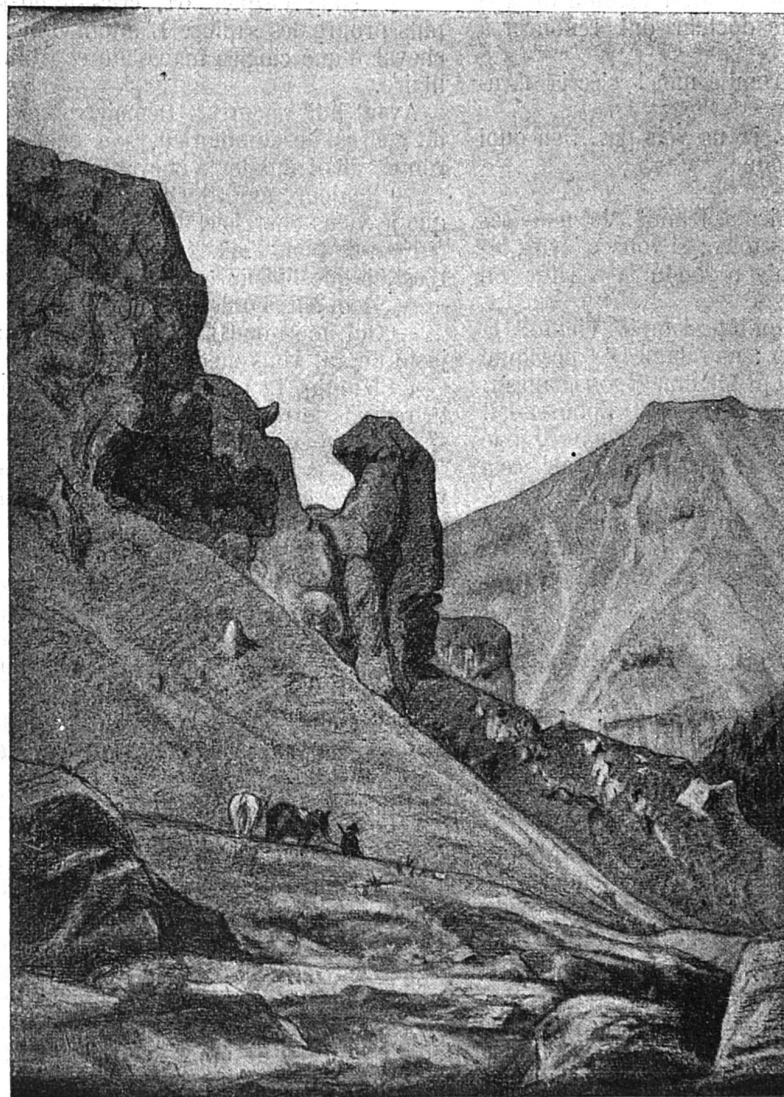
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



La Dent du Diable (Val d'enfer, massif du Mont-Dore), par M. Clémentel, député du Puy-du-Dôme



L'apparition



Nouvelle, par V. Nottret

On était au lendemain d'un grand bal donné par M. Dably, le préfet de Saône-et-Loire, et ils'y était produit un incident qui dans les salons de Mâcon, défrayait toutes les conversations.

Louis de Valincourt, un beau jeune homme à la tournure élégante, arrivé récemment en qualité de secrétaire du préfet, figurait à cette fête.

Il venait de prendre place pour un quadrille lorsque tout à coup il avait fixé un long regard sur la jeune fille qui devait lui faire vis-à-vis. Son œil était devenu hagard ; il avait poussé une exclamation ressemblant à un cri d'effroi, puis il était tombé, privé de connaissance.

On l'avait emporté du bal, transporté dans l'appartement qu'il occupait à la préfecture, et depuis lors il délirait.

Il semblait appeler, puis repousser une apparition qui tour à tour le charmait et l'épouvantait. Ses discours étaient incompréhensibles pour tous ceux qui l'entouraient.

Cette aventure donnait lieu à beaucoup de commentaires et les personnes qui, au moment de l'accident, se trouvaient à proximité de M. de Valincourt, se complaisaient à le raconter avec de minutieux détails.

Elles brodaient même quelque peu leur récit pour le rendre plus saisissant, plus dramatique.

Cependant, le préfet était très inquiet, au sujet de son jeune secrétaire. Il savait que M. de Valincourt était sans famille, mais avait pour ami dévoué un peintre de talent nommé Frédéric Larminier qui habitait Paris.

Il envoya à celui-ci une dépêche pour le prévenir de la maladie du jeune homme, et l'engager à venir sur-le-champ auprès de lui.

L'artiste était né de parents peu aisés, et dès son enfance il avait senti pour la peinture une vocation irrésistible. La situation de sa famille ne lui eût pas permis de réaliser ce rêve que caressait sa jeune imagination ; mais il avait

rencontré sur ses pas un protecteur généreux était qui fait un plaisir de lui faciliter l'accès de cette carrière vers laquelle tendaient tous ses vœux.

Ce protecteur n'était autre que le père de Louis, et l'artiste lui avait voué une reconnaissance sans bornes.

M. de Valincourt aimait le faste, il était prodigue, insouciant, facile à duper, et jetait l'or sans compter.

Il était mort, jeune encore, laissant à sa veuve et à son fils Louis, qui venait d'être majeur, une situation des plus embarrassées.

Presque tous ses titres de rente avaient été vendus peu à peu, et ses propriétés se trouvaient grevées de lourdes hypothèques.

Mme de Valincourt lui avait survécu de trois années, menant une vie pleine d'angoisses et d'amertume. Accoutumée qu'elle était à occuper dans la société une position brillante, elle voulait cacher sa ruine à tous les regards. Elle continuait à s'entourer des dehors de l'opulence, mais se trouvait en proie à des embarras pécuniaires sans cesse renaissants.

— Oui certainement. N'est-ce pas quelque chose de terrifiant que de voir apparaître tout-à-coup une personne morte depuis plus d'une année ?

— Qui donc as-tu vu ? dit Frédéric vivement attristé, car il croyait être certain que la raison de son jeune ami s'égarait de nouveau.

— J'ai vu Mlle Adrienne de Bargelès. Elle s'est trouvée dans un bal en face de moi ; elle était là souriante, délicieusement parée et plus belle que jamais.

M. Larmier fit un mouvement : il avait tout compris.

Pendant les derniers mois de l'existence de sa mère, Louis l'avait accompagnée à Cannes où les médecins lui avaient ordonné d'aller chercher un ciel plus clément, une brise douce et caressante propice à sa poitrine faible et délicate.

De là il écrivait à M. Larminier des lettres assez fréquentes ; il se plaisait à lui décrire ce pays ravissant où son regard rencontrait à chaque pas des aspects enchanteurs.

En même temps il lui parlait avec enthousiasme d'une jeune fille à la beauté suave et délicate qu'il rencontrait souvent dans ses promenades.

On la nommait Adrienne de Bargelès. Elle était fille d'un colonel, et accompagnait à Cannes son père gravement malade. Elle fuyait les lieux où se pressait la foule élégante et recherchait les endroits solitaires. La tristesse empreinte sur son visage lui donnait aux yeux de Louis un charme poétique et attendrissant.

Il existait entre sa situation et celle du jeune homme une certaine similitude. Lui aussi avait la mort dans l'âme, car sa mère se penchait vers la tombe, et le moment de la séparation suprême approchait rapidement.

M. de Valincourt se sentait chaque jour attiré davantage vers cette jeune fille douce et triste qui paraissait entourer son père d'une touchante sollicitude. Il avait de temps à autre échangé quelques paroles banales avec elle dans des rencontres fortuites ; mais jamais il ne lui avait parlé d'amour, car elle ne quittait pas le colonel, et d'ailleurs dans la situation où tous deux se trouvaient il sentait que de telles paroles eussent été déplacées sur ses lèvres.

Cependant le sentiment que Louis éprouvait pour Adrienne avait pris avec force possession de son âme ardente et généreuse.

Une nuit le colonel mourut tout à coup emporté par une dernière crise due à la maladie de cœur dont il était atteint.

M. de Valincourt ne revit plus Mlle de Bargelès, car elle quitta Cannes aussitôt après la cérémonie funèbre. Il ne put même pas savoir de quel côté elle avait dirigé ses pas.

Deux mois plus tard il était frappé du même malheur : sa mère terminait elle aussi, son existence, et il se trouva péniblement absorbé par des questions pécuniaires longues et difficiles à résoudre.

Il lui fallut faire un séjour de quelque durée dans le département de la Seine-Inférieure où se trouvaient les propriétés de sa famille.

Malgré l'éloignement d'Adrienne, Louis n'avait pas cessé de songer à elle, et la gracieuse image de la belle jeune fille se présentait sans cesse à sa pensée.

Lors de son retour à Paris il se trouvait un jour dans l'atelier de Frédéric quand il poussa tout à coup une vive exclamation.

Il avait aperçu un portrait auquel l'artiste venait de donner un dernier coup de pinceau, et il avait reconnu les traits purs et charmants d'Adrienne de Bargelès.

— C'est elle ! s'écria-t-il, c'est cette ravissante jeune fille qui avait fait sur moi une si vive impression lors de mon séjour à Cannes.

— Tu y songes donc toujours ? reprit Frédéric surpris.

— Oui, plus que jamais, fit Louis avec un élan passionné, dis-moi bien vite où elle demeure ; je vais tout faire pour me rapprocher d'elle.

— J'ai une triste nouvelle à t'apprendre, reprit gravement l'artiste : Mlle de Bargelès est morte ; tu ne la reverras jamais.

— Morte ! répéta Louis avec accablement, et il lui sembla que quelque chose ne brisait dans son âme.

A quelle maladie a-t-elle donc succombé ? ajouta-t-il bien vite.

— Je l'ignore absolument ; je n'ai pas eu de détails à ce sujet ; mais, mon pauvre ami, il ne te reste qu'une chose à faire, c'est de l'oublier. Quand elle a posé son portrait, elle était pleine encore de vie et de santé ; toutefois, elle n'en était pas moins perdue pour toi, car elle devait se marier prochainement.

— Se marier ! fit M. Valincourt avec un brusque mouvement ; puis, se repliant sur lui-même il se dit tristement :

« Mlle de Bargelès avait bien le droit assurément de disposer de sa main : elle ignorait mon amour, et d'ailleurs elle l'eût dédaigné sans doute, car je n'avais à lui offrir ni fortune, ni position. »

Malgré les exhortations de son ami, le souvenir d'Adrienne resta plein de force dans l'esprit de M. de Valincourt, et il se trouvait encore sous cette impression lorsque quelques mois plus tard il se rendit à Mâcon.

On comprendra facilement l'effet que produisit sur lui l'apparition subite de Mlle de Bargelès.

Il n'en avait pas fallu davantage pour ébranler son organisation nerveuse, impressionnable, pour apporter le trouble dans toutes ses facultés.

Quand Louis eût révélé à Frédéric la cause de son évanouissement, celui-ci resta un moment pensif et silencieux. Il se rendait compte de ce qui s'était passé, et s'accusait d'avoir occasionné l'émotion profonde ressentie par son jeune ami.

Son parti fut bientôt pris : il résolut de faire à Louis une révélation qui lui coûtait quelque peu, mais lui semblait de nature à ramener le calme dans l'esprit de M. de Valincourt.

— Mon cher Louis, lui dit-il, tu sais combien je t'aime ; en ce moment j'ai à m'accuser devant toi, car j'ai été coupable. Mon unique excuse est que j'agissais dans ton seul intérêt. Je t'ai induit en erreur en t'apprenant la mort de Mlle de Bargelès, elle existe encore.

— Qu'as-tu dit là ? s'écria Louis dont les yeux brillèrent d'un vif éclat.

— La vérité ! reprit gravement Frédéric. Je te voyais follement épris de cette jeune fille, et au moment où j'ai fait son portrait elle était sur le point d'épouser un colonel en retraite qui devait l'emmenager en Algérie où il allait fixer sa résidence. J'ai craint que tu ne cherches à te rapprocher d'elle, que tu ne commettes quelque imprudence qui pouvait te devenir fatale.

« Je me suis dit que jamais tu ne reverrais Mlle de Bargelès sur cette terre lointaine où elle allait vivre. J'ai cru supprimer tout danger en te disant qu'elle était morte ; je pensais que l'apaisement se ferait promptement dans ton âme. Je sens maintenant que j'ai eu grand tort d'outrager ainsi la vérité ; mais je me demande comment il se fait qu'Adrienne de Bargelès est apparue tout à coup devant toi au bal de la préfecture.

« Toutefois tu dois te convaincre que tu l'as vue en personne, et qu'il n'y avait dans sa présence rien de mystérieux, rien de surnaturel. J'aime à croire que le calme va renaître dans ton esprit, et que tu cesseras d'être en proie à cette obsession malade qui t'accable depuis quelques jours. »

Louis ferma les yeux sans répondre ; cette idée qu'Adrienne vivait encore remplissait son âme d'une émotion profonde ; il la savourait dans une sorte de recueillement ; et en même temps se demandait avec angoisse s'il lui serait jamais donné de revoir l'aimable jeune fille qui avait fait sur lui une si profonde impression.

II

Au reçu de la dépêche de M. Dably, M. Larminier avait quitté son atelier subitement sans prendre aucune des dispositions qu'eût exigées une absence un peu prolongée.

Son retour à Paris s'imposait donc. Après une journée consacrée à son jeune ami, il prit congé de lui. Du reste une grande amélioration s'était opérée dans l'état de M. de Valincourt.

Il avait repris toute sa lucidité d'esprit et avait même pu abandonner son lit pour faire quelques pas dans sa chambre.

Cependant l'artiste n'était qu'à demi rassuré sur son compte. Il craignait qu'après son départ Louis ne retomât dans cette exaltation fiévreuse à laquelle il avait su l'arracher pour quelque temps.

Deux jours plus tard M. Larminier reçut une lettre de Louis et sa main tremblait en l'ouvrant.

Elle était ainsi conçue :

— Mon cher Frédéric, je m'adresse à ton amitié pour te demander un service. Je t'en supplie, quitte encore une fois Paris et les pinceaux ; accours auprès de moi ; le bonheur de ma vie dépend peut-être de ta présence chez moi.

Je te connais assez pour savoir que tu te mettras en route aussitôt après avoir reçu cette lettre. Je suis partagé entre la crainte et un adieux espoir. Je ne t'en dis pas davantage ; je t'expliquerai tout de vive voix.

Ton ami dévoué,

Louis de VALINCOURT

Le pauvre garçon ! se dit Frédéric, il est envahi de nouveau par la folie. Son imagination aura travaillé après mon départ et la voilà qui s'égare encore dans le monde des rêves et des chimères.

M. Larminier n'eut pas un moment d'hésitation : il consacra le reste de la journée à prendre différentes dispositions, le lendemain matin il se mit en route pour Mâcon.

M. de Valincourt le reçut à bras ouverts ;

— Cher ami, lui dit-il, j'avais raison de compter sur toi et je vais t'expliquer ce que j'attends de ton amitié.

L'artiste considérait le jeune homme avec attention ; il s'était attendu à trouver de l'égarement dans ses yeux, de l'incohérence dans son langage, et tout au contraire il le voyait pâle, ému, mais parfaitement maître de sa pensée.

— Parle, Louis, lui dit-il avec bonté ; tu sais que tu peux complètement disposer de moi. »

— Eh bien ! voilà de quoi il s'agit, fit M. de Valincourt avec un léger tremblement dans la voix ; mais je dois te dire que Mlle de Bargelès est libre encore. »

A ces paroles, une vive inquiétude s'empara de M. Larminier. Il se disait que la raison de son jeune ami s'égarerait de nouveau.

— Mon cher Louis, lui dit-il doucement, es-tu bien certain de ce que tu avances ?

— Parfaitement certain, et je vais te faire savoir comment j'ai découvert la vérité. Le lendemain de ton départ une dame d'un certain âge s'est présentée à la préfecture demandant à parler à M. Dably.

« On la nomme Mme de Meuran, et le préfet a consenti sur-le-champ à la recevoir, car elle appartient à une famille riche, influente, bien connue de lui.

« Elle ne demeure pas à Mâcon, mais à Charolles, petite ville des environs.

« Monsieur, a-t-elle dit au préfet, j'assistais à votre dernier bal, et j'ai vu votre jeune secrétaire tomber comme foudroyé.

« Cet incident s'est produit au moment où il se trouvait précisément en face de ma nièce. La chère enfant en a été toute impressionnée, et depuis lors nous avons souvent pensé à ce jeune homme.

« Comme mes affaires m'appelaient aujourd'hui à Mâcon je me suis permis de venir vous demander de ses nouvelles. Je serais heureuse d'apprendre que son évanouissement n'a pas eu de suite grave. »

M. Dably l'a rassurée en lui disant que j'étais presque complètement remis. Il a ajouté que si elle désirait me voir je pouvais même la recevoir et l'entretenir.

Mme de Meuran a accepté la proposition avec empressement, et le préfet est venu alors me prévenir de la visite qu'il avait reçue à mon intention.

Je suis descendu au salon où M. Dably m'a laissé en tête à tête avec la visiteuse. J'étais tout ému en arrivant auprès de cette dame, car, d'après ce qui m'avait été dit par le préfet, j'avais compris qu'elle était la tante d'Adrienne de Bargelès. Elle se montra très aimable avec moi, et me témoigna un réel intérêt.

— Je suis charmée, me dit-elle, de vous trouver dans un bon état de santé. Votre indisposition avait été si soudaine, et paraissait en même temps avoir tant de gravité que ma mère et moi nous étions vraiment inquiètes à votre sujet.

Je la remerciai avec effusion de sa sollicitude, et elle paraissait prendre plaisir de causer avec moi, car la conversation se continua encore pendant quelques instants.

(A suivre.)